

Septembre 2008: Dardanelles - Turquie

Latitude : 40°09,1' N

Longitude : 026°24,2' W

Nombre de milles parcourus : 6410'

Aquabul n°27



L'île de Marbre



Zeytinbağı



Dix-neuf escales en mer de Marmara



Une mer dans un pays !

Le tour de la mer de Marmara en 50 jours, un tour tout petit, pas le tour du monde, pas en 80 jours, mais qui nous laisse néanmoins son empreinte éclatante. Eclats de vie, éclats de paysages, éclats séducteurs, éclats de gentillesse, éclats de diversité, de curiosité, de rire, de présent et de passé, de gestes et de musique. Langage universel.



C'est une mer intérieure du bassin de la Méditerranée, entre les parties européenne et asiatique de la Turquie ; c'est une surface de 11500 km² qui doit son titre à l'île du même nom, Marmara, île de marbre ; c'est... quoi donc encore ? J'ai beau ouvrir les guides, feuilleter les brochures, je n'obtiens pas beaucoup plus de renseignements ...généraux.

On dirait que la mer de Marmara et ses rivages se réservent exclusivement aux visiteurs turcs. Nous rencontrerons seulement quatre voyageurs étrangers en un mois et demi. Ici, pas de charter, pas d'inquiétude pour jeter l'ancre, mais pas d'échange d'expérience non plus. Qu'importe, puisque cette mer presque inconnue, nous allons la sillonner langoureusement. Peut-être certains puiseront-ils ici l'envie de nous y succéder ?

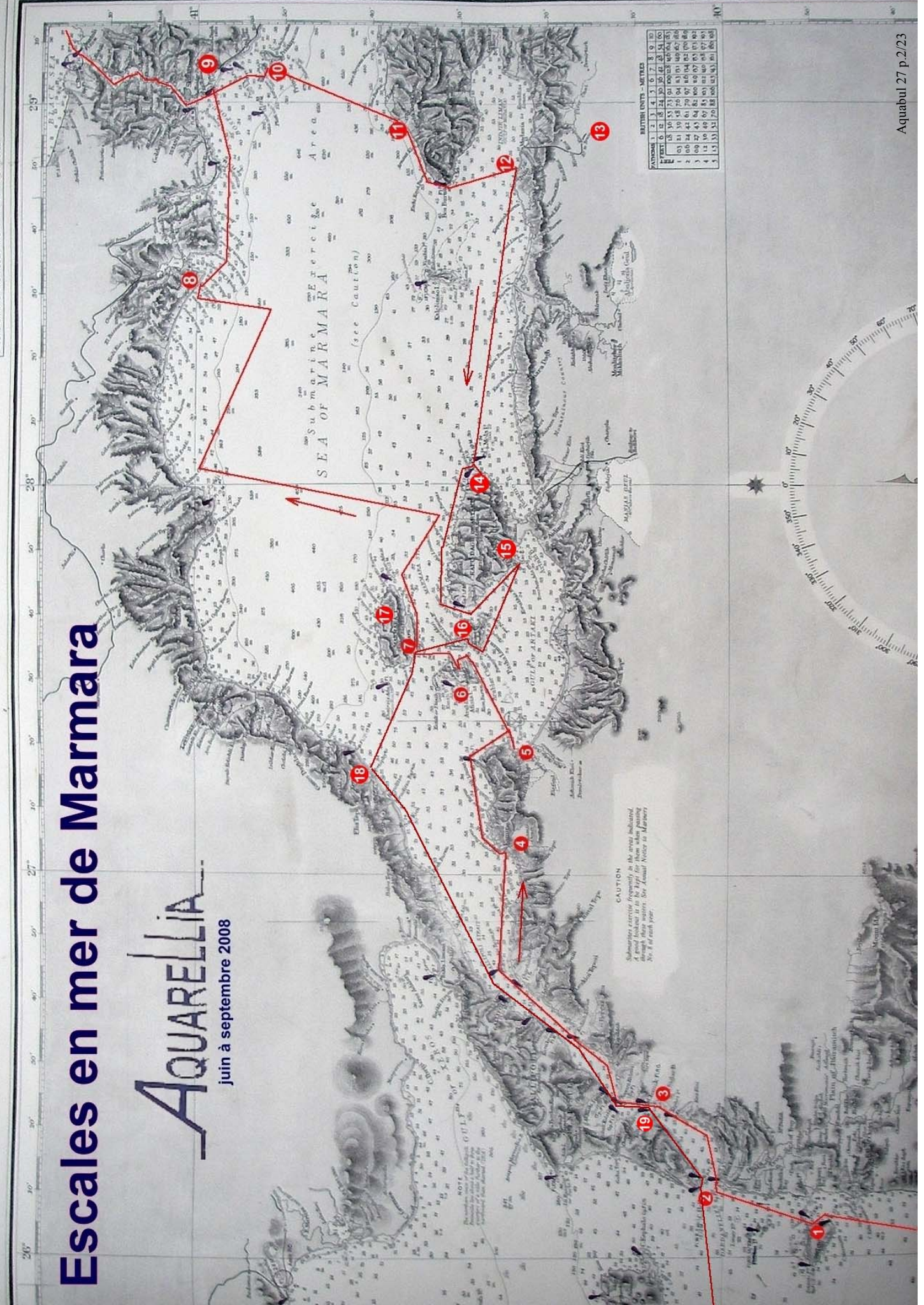


Escales en mer de Marmara

AQUARELLIA

juin à septembre 2008

SEE RELATED ADMIRALTY PUBLICATIONS: Notices to Mariners (current, imminent and temporary changes), Sailing Directions (local conditions, directions, regulations, port information), List of Lights, List of Radio Signals (radio frequencies, call letters, etc.), Tide Tables (general information), 2011 Symbols and Abbreviations, etc.



BAITHE UNITS - METERS

BAITHE UNITS	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13	14	15	16	17	18	19	20
1	0.3	0.6	0.9	1.2	1.5	1.8	2.1	2.4	2.7	3.0	3.3	3.6	3.9	4.2	4.5	4.8	5.1	5.4	5.7	6.0
2	0.6	1.2	1.8	2.4	3.0	3.6	4.2	4.8	5.4	6.0	6.6	7.2	7.8	8.4	9.0	9.6	10.2	10.8	11.4	12.0
3	0.9	1.8	2.7	3.6	4.5	5.4	6.3	7.2	8.1	9.0	9.9	10.8	11.7	12.6	13.5	14.4	15.3	16.2	17.1	18.0
4	1.2	2.4	3.6	4.8	6.0	7.2	8.4	9.6	10.8	12.0	13.2	14.4	15.6	16.8	18.0	19.2	20.4	21.6	22.8	24.0
5	1.5	3.0	4.5	6.0	7.5	9.0	10.5	12.0	13.5	15.0	16.5	18.0	19.5	21.0	22.5	24.0	25.5	27.0	28.5	30.0

CAUTION
Submarines exercise frequently in the area indicated.
A good lookout is to be kept for them when passing.
No. 1 of each year.

1

L'île de Boscaada, notre première île turque.



2

Nous pénétrons dans les Dardanelles en baie



de Morto, au pied de cet étrange monument. Et c'est aussi ici que nous les quitterons.

3

Çanakkale, une étape obligée pour faire notre entrée officielle en Turquie. C'est une ville qui mérite d'être connue et que nous avons pleinement appréciée.



4



Mouillage de rêve en mer de Marmara, face au village de Kemer.



5

Le pauvre village de Karabiga avec ses maisons métalliques.

6



L'île d'Avşa, entre la ville et le port, 4 km de vignobles.



7

Une belle étape, le port de Marmara, sur l'île du même nom.



Mimarsinan, 60€ la nuit, une nouvelle marina à éviter !

8

9

Fenerbahçe, à l'entrée du Bosphore, une « vraie » marina bien placée pour la visite d'Istanbul.



10



Mouillage à Heybeliada, une des « îles des Princes ».

Esenköy ou Katirli, la seule ville en Turquie où nous n'étions pas à l'aise, nous nous y sommes sentis fort malvenus.



11



Zeytinbağı. Notre coup de cœur. Près de Mudanya, c'est une escale idéale pour visiter Bursa.

12

Bursa.

Une des grandes villes turques. Dans un site montagneux, outre la ville, on y découvre le théâtre d'ombre et la spécialité culinaire locale : l'iskender kebab.



13



Kakilköy, à l'image de la péninsule de Kapıdağ une étape

14

pleinement hors du temps.

Erdek, une petite ville sympa et un bon abri par vent des secteurs Nord à Est.



15



Paşalımanı, une île perdue en mer, un mouillage sûr. On s'interroge sur ce que l'humain y fait ?

16

Saraylar, le port du fameux marbre, il y en a partout, sous et sur les quais, et même en poussière dans l'air qu'on respire.



17

Müreffe, on ne fera que passer



18

Kilitbahir, juste en face de Çanakkale vaut une visite.



Le château imposant a une structure tout à fait originale.

19

Le détroit des Dardanelles

Il a presque l'air d'une rivière, avec le ballet incessant de bateaux qui s'y croisent. Rien de tragique dans ce paysage qui fut pourtant le théâtre d'une des plus sanglantes batailles de la première guerre mondiale. Car il est vrai que ce détroit, long de 65 kilomètres et large de 1,3 à 8km constitue un lieu stratégique entre l'Asie et l'Europe, entre la mer Egée et la mer de Marmara et donc la mer Noire.

L'histoire commence avec Troie dont les ruines se situent à une petite distance à l'intérieur des terres sur la côte asiatique. 46 strates ont été identifiées dont celle de Troie VII^e à laquelle il semblerait que Homère faisait référence. Le cheval utilisé dans le film



Troie, (2004, avec Brad Pitt et Peter O'Toole) fait partie de notre décor dans la marina de Çanakkale. L'histoire continue : avec Alexandre, les Romains, les Byzantins et les Ottomans, pour atteindre l'excès de 1915. Churchill imposa l'idée d'une expédition navale franco-britannique afin d'ouvrir une voie de communication vers la Russie. En vain. Ils furent repoussés par les Turcs que commandait un général allemand. Bilan : cent mille morts, Britanniques, Français, Indiens, Australiens, Néo-Zélandais et Turcs...pour rien.



Les forteresses de Kilitbahir (qui signifie la clé de la mer) et de Çanakkale, édifiées par Mehmet le Conquérant au point le plus étroit du détroit, jouèrent un rôle

essentiel lors de la prise de Constantinople (1453), puis pendant la bataille de 1915. Tout en courbe, Kilitbahir est plus belle que sa sœur asiatique : prolongée par une courtine qui mène à une seconde tour, dominé par un massif donjon planté au centre de la cour. Lorsque nous la visitons avec Nalan et Ahmet, ils nous apprennent que l'édifice a été construit en moins de six mois ; que les plans ont été dessinés par le Sultan lui-même, des plans en forme de trèfle, ou de cœur, ou de cadenas, suivant le symbole qu'on veut y associer ;



qu'il peut même évoquer la proue du Titanic pour qui développe une imagination à peine débordante ; que le 'ciment' utilisé a conservé toute sa consistance grâce à l'intégration de blancs d'œufs de sternes importés d'Afrique... il ne faisait pas que se battre, le bougre de sultan !

Mais revenons au 14 juin 2008. Pour nous, le détroit des Dardanelles c'est d'abord une remontée du courant pendant 15 milles, un courant qui peut atteindre 3 nœuds, voire 4 nœuds dans la partie la plus resserrée du détroit. Notre guide nautique tente bien de nous indiquer les berges à frôler pour éviter ce courant mais cela n'empêchera pas Aquarellia de peiner, oserais-je dire sans vexer le capitaine, de traîner ? J'ose puisque le capitaine est aussi occupé à surveiller le passage des cargos. C'est une des voies navigables les plus fréquentées au monde, avec plusieurs centaines de navires de toutes nationalités qui la traversent chaque semaine. Nous en dénombrons huit à l'heure, sans affluence, ce qui nous fait...1344 par semaine, les « autoroutes » de la Manche, qui nous donnaient pourtant



des sueurs froides, nous paraissent bien tranquilles en comparaison. Ici, bien sûr, il n'y a pas de brouillard, pas de vagues, pas de pluie, les cargos sont bien dans leurs rails, mais sait-on jamais. Il arrive à ces balourds de rater un tournant (nous en avons vu se retrouver dans le rail en sens inverse, le pilote s'était peut-être endormi ?), et ce serait suicidaire d'approcher la proue d'un de ces géants.

Malgré toute notre volonté, nous en sommes parfois très proches, les rails sont étroits et rasent les berges, il ne nous reste plus qu'à ralentir encore notre vitesse et attendre que passe le navire. Déjà une petite indiscretion pour notre trajet du retour ? Poussés par le courant, nous frôlerons des vitesses sidérales : 9,5 nœuds (17,6 km/h) !

Nous arrivons cependant sans souci au creux du détroit, dans la petite marina de Çanakkale, une étape obligée, synonyme d'abord de formalités administratives puisque nous devons refaire notre entrée en Turquie pour une durée de trois mois, après nos escales en îles grecques. Le guide Imray annonce des formalités difficiles. Jean-Louis (sur *Be-Bop*) nous l'a aussi certifié. A notre tour, nous confirmons. Règle numéro un : ne pas accepter l'intermédiaire des agents qui se proposent de faire les démarches, l'un d'eux ira jusqu'à nous demander 120 euros pour les formalités de sortie, alors que nous n'avons pas déboursé un cent ! Règle numéro deux : être patient et ne pas hésiter à poser des questions. En dehors de quelques 'agents', le personnel de la marina et des nombreux bureaux visités sont toujours de bonne volonté. Nous obtiendrons Transit log, Attestation de bonne santé (le plus facile, en cinq minutes), Visa de 'Port Police' (bureau à 7 kilomètres de la marina, l'agent n'avait plus de timbres pour nos passeports, nous avons failli devoir retourner à la ville et revenir, mais il était comme je l'ai dit, de bonne volonté et a apposé une kyrielle de cachets en lieu et place du timbre requis), cachet du chef de port (absent pendant deux jours, tous nos amis du port lui téléphonent à maintes



Formalités

reprises, finalement il ouvrira son bureau spécialement pour nous), cachet de la Douane. Il nous aura fallu cinq heures réparties sur deux jours pour obtenir tous les visas nécessaires. Coût pour les formalités d'entrée : environ 60 euros (40 YTL pour les visas + 78 YTL pour le Transit Log). Pour l'anecdote, je me suis amusée à dénombrer les personnes qui se sont aimablement occupées de nous (12) et les coups de téléphones échangés entre elles (11) – dialogue probable, toujours en turc bien entendu : « Tu crois que je peux lui donner le visa aujourd'hui ? Tu seras au bureau à 10h ? Je n'ai pas de timbre, qu'est-ce que je fais ? Il faut que tu voies le document avant de mettre le cachet ? Le prix du Transit Log c'est combien encore ?... ». Ah oui, j'oubliais, dans trois des sept bureaux visités, nous nous sommes vu offrir une tasse de ce délicieux thé turc (je n'oublierai jamais ce mot *çay*), bonne moyenne messieurs les officiels, et merci !

Au retour, lors de notre sortie de Turquie, nous passerons plusieurs heures dans les bureaux de Çanakkale pour tenter de récupérer la TVA de quelques achats réputés 'free tax'. Impossible, personne ne veut apposer son cachet sur nos factures. Nous voilà bredouilles, à l'exception de quelques *çay* supplémentaires offerts pour nous faire oublier la frustration.



De l'autre côté : le continent du soleil couchant, l'Europe

Formalités accomplies, passons aux choses moins sérieuses. Car même si au départ l'étape de Çanakkale n'avait qu'un but administratif, elle devient très vite une étape attachante. La ville dans laquelle nous déambulons nous devient familière et agréable.



Des ruelles commerçantes, un parc ombragé, le « cheval de Troie » en décor de marina, un petit théâtre en plein air juste en face du bateau, un bon glacier, la jolie place de l'horloge, d'excellents



iskender-kebabs pas chers, une galerie d'art (enfin!) présentant de superbes aquarelles. Mais c'est une nouvelle fois surtout ses habitants qui nous séduiront.



Avec Yildirim et Sebla nous vivrons une soirée particulièrement tendre. Il est serveur dans le petit bar de la marina, un emploi temporaire en attendant son service militaire (6 mois) et un emploi plus digne de son diplôme. Il parle très bien français (vive Erasmus), il s'intéresse à notre périple. Le lien est fait. Un soir, il nous invitera à faire connaissance de sa séduisante compagne. Ils nous emmènent à l'orée de la ville, dans un jardin au bord du détroit, elle parle anglais, il joue de la guitare, ils chantent, il joue tout en douceur, elle a une voix



de soie, éclats de son rire, regards enflammés, nuit veloutée, harmonie, harmonie. Quelques heures en apesanteur.

Avec Nalan et Ahmet, nous visitons. Nalan (elle parle français) nous a contactés par l'intermédiaire de STW. Sail de World ! C'est notre club de voile sur la toile, c'est une association de grande croisière. Nalan et Ahmet sont eux aussi membre de l'association avec leur voilier *Pacific high*, basé à Çanakkale.



Ils ont vu sur le site que nous étions de passage dans leur ville et nous ont contactés. Entre-temps, nous avons quitté le détroit pour notre incursion en mer Noire. Qu'à cela ne tienne, rendez-vous était pris pour notre passage au retour.



Avec eux, nous visiterons les ruines d'Assos au sommet d'un cône volcanique, surplombant un site naturel magnifique, avec l'île grecque de Lesbos en arrière-plan. Le site créé au début du premier millénaire

avant JC prospéra rapidement. Les bateaux y déchargeaient leurs marchandises en évitant les périls du passage des Dardanelles et du Bosphore. Au 4^{ème} siècle avant JC, le tyran Hermeias, disciple de Platon, établit les fondements de la cité selon les principes du grand philosophe. Il invita Théophraste et Aristote à étudier en ses terres, y poursuivre leurs recherches, y écrire leurs traités. La ville s'étendait autrefois de la mer au sommet, il n'en reste aujourd'hui que quelques vestiges clairsemés et des quais en transparence, bien visibles sous plusieurs mètres d'eau claire. Nous musardons respectueusement entre murs effondrés, fondements de temples, socles de statues et colonnes dressées, dans un décor plongeant. Ahmet nous conduira encore à Babakkale pour parcourir les hauts murs du château construit en 1725 par Mustafa Pasha pour protéger le village des attaques de pirates. A Gölpinar, ce sont les ruines d'un temple d'Apollon datant du II^{ème} siècle av. JC qui témoignent du riche passé de la région. Au retour, nos amis espèrent nous offrir un çay (thé) dans un de leur bar favori qui surplombe Çanakkale et le détroit de Dardanelles. Mais la montagne a brûlé il y a une semaine, tout est calciné, le bar, à peine épargné, a fermé ses portes définitivement, les routes que nous parcourons pendant plus de dix kilomètres traversent une végétation désormais inexistante, tout est noir, douleur, désolation. Le feu, les hommes, sont destructeurs.



De retour aux bateaux, les échanges vont bon train. Tu viens boire un café turc à bord, tu viens manger du chocolat chez nous, 'inspection' des bateaux, leçon d'utilisation de sextant en français-anglais-turc, démonstration de GPS avec cartographie intégrée, comment fonctionne l'antenne ? C'est quoi cette étoile ? Comment tu mesures la latitude avec ton poing ? Vous êtes tous les deux professeurs à l'université d'agronomie, expliquez-nous, comment ça marche l'université en Turquie ? Certains cours se donnent jusqu'à 22 heures ? Ils reprennent après-demain ? Encore un petit çay ?...

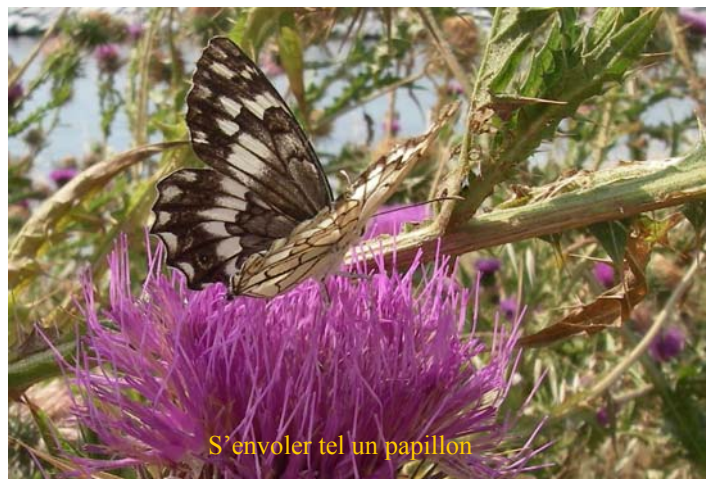
La mer de Marmara



Au débouché du détroit de Dardanelles, un vaste espace s'offre à nous. Quelles étapes choisir ?

Atteindre le Bosphore par les côtes Sud (rive asiatique), par les côtes Nord (rive européenne) de la mer ? Les courants sont contre nous, les vents ?... Aussi. Tant pis, nous gèrerons, nous partirons tôt matin, quand le vent ne souffle pas encore trop, nous ferons de courtes étapes pour ne pas forcer (voire ne pas utiliser) le moteur, pour laisser les voiles nous porter lentement vers notre destination. Et puisqu'il y a aussi des îles, ce qu'on préfère, nous voguerons d'île en île.

Après une courte escale dans la large baie près du petit village de Kemer, ancrage parmi les dauphins. Après une autre escale à Karabiga le long d'un quai de pêcheurs accueillants qui s'empressent de faire une petite place à la quille d'*Aquarellia*, entre les filets et la poussière de marbre soulevée par les dizaines de camions qui embarquent ici avec leur lourde charge vers l'autre continent. Après une troisième escale sur l'île – en voilà déjà une – de Avsa, au bord de l'énorme quai de béton bien abrité (mais que nous appellerons piste d'atterrissage, tellement elle est large) d'Yğitlar. Nous sommes le seul voilier sur l'île, même à Turkeli face au village balnéaire à l'ouest de l'île, nous ne verrons aucun voilier. Pas étonnant car, même si notre guide nautique mentionne un accueil sympathique dans un village décrépit, nous n'y trouverons que le décrépit et des îliens farouches, maussades, bourrus. Bon, premier contact en Marmara : peut faire mieux ! Allons voir ailleurs.



S'envoler tel un papillon

Voici donc l'île de Marmara. Tellement différente de la précédente. Tellement agréable que nous y passerons dix jours. Quelques-uns à l'aller, quelques autres au retour. Dans le port, encombré de bateaux de pêche, les quelques voiliers que nous sommes trouvent sans peine à se caser. Les pêcheurs ont l'air heureux de pouvoir nous accueillir à couple de leur active embarcation. A l'aller pourtant, nous trouvons une place au quai, avec eau et électricité fournies. Et quel quai ! Le bar à çay juste en face de nous, l'ombre des platanes puisqu'il fait si chaud, des tables pour jouer au Okey, ou pour deviser, ou pour rien, une télévision pour regarder le match Turquie/Allemagne qui soulève passions et fait couler quelques larmes... Un quai aussi où s'amarré *Iskas*. Marie-Jo et Remy à son bord. Nous nous étions déjà croisés, sans prendre le temps de nous approcher.



Sur Marmara, plus d'hésitation. Ce sera même une franche amitié qui se liera entre nous, au point que pendant plusieurs jours, même si la météo est bonne pour les uns (*Iskas* va vers l'ouest, il revient d'Istanbul) ou pour les autres (nous allons vers l'est et la mer Noire), nous reportons notre départ pour profiter plus longtemps de ces heures relaxantes. Nos journées s'éblouissent de soleil, de chaleur, de siestes, de conversations animées : le temps qui passe, le temps qu'il fait, les projets, ceux accomplis, le moteur qui souffle, Istanbul, le jeu de Okey, le jeu d'échecs, les échecs chinois, un çay sous les platanes, un apéritif dans le cockpit, une baignade dans la crique de nos amis turcs ... que du bonheur.



Jeu de Okey et dictionnaire, comment on dit 'tu es trop fort' ?

A quelques pas du quai, une longue rue commerçante borde la plage, pas de mobylette, pas de pétarade mais des charrettes à bras pour transporter légumes, bouteilles d'eau, moules 'fraîchement' pêchées. Plus loin, un bar à çay où seules des femmes discutent, brodent ou jouent au Okey. Marmara c'est aussi ce gamin assis devant sa balance, qui attend le client inquiet de ses kilos superflus, cet homme habillé tout en blanc, le tensiomètre à la main, qui crie « tension, tension », et qui se fait héler par le tenancier d'une boutique pour lui mesurer sa tension, ces restaurants assez chers et moyennement bons, ce petit marché bien modeste en comparaison aux autres marchés turcs, ce bar calme tout au bout de la jetée, en face d'une autre plage, où j'irai siroter une boisson avec ma fille venue nous rendre visite, ces annonces d'événements incompréhensibles pour nous, diffusées par les haut-parleurs, ceux-là même qu'utilise le muezzin trois fois (ou est-ce cinq fois ?) par jour pour l'appel à la prière. L'île de Marmara c'est aussi le paradis des randonneurs comme dit notre guide touristique.



Vers la gauche. Nous irons à travers champ rejoindre une crique et un petit village blotti en son creux. Nous cherchons longtemps le moyen de sortir d'un verger sans tomber sur des falaises et au détour d'un abricotier, le paysan – ah non, c'est une paysanne – nous interpelle. Aïe! ... Mais non, elle veut simplement nous offrir une pleine brassée de ses fruits fraîchement cueillis, juteux et sucrés. La gentille dame tente de nous remettre sur le droit chemin à force de gesticulation mais nous ferons encore de nombreux détours avant de rejoindre un sentier plus ou moins praticable.



Vers la droite. Tout au bout de la longue plage, bien au-delà des quelques terrasses ombragées de résidences luxueuses, au-delà des parasols et des serviettes de plage, là où il n'y a pas de route, là où l'on n'arrive qu'à pied ou en barque, là où la falaise nous arrête, surplombant une crique aux eaux turquoise et aux galets roulés, voici la maison de Ahmet et Zühal. Il a construit tout seul sa maison, accrochée à la falaise, il l'a entourée d'étroits jardins suspendus, plantés d'une

dizaine d'oliviers, de tomates, de thym ou de lavande, de sauge, d'aubergines... En fascination devant ce petit bijou, Michel et moi ne retenons pas nos exclamations « çok güzel », très joli ! Ahmet qui arrosait son jardinet nous invite à passer un moment sur sa terrasse, bientôt nous recevrons thé, olives, gâteau fait maison, ... Nos échanges sont laborieux mais entêtés, nos hôtes ne connaissent pas un mot d'anglais (encore moins de français), et nous devons connaître tout au plus une cinquantaine de mots turcs. Mais

nous avons tant de gestes dans nos mains et dans nos yeux. Les minutes passent sans ennui, nous reviendrons plusieurs fois leur rendre visite, nager dans cette crique privée, Ahmet et Zühal



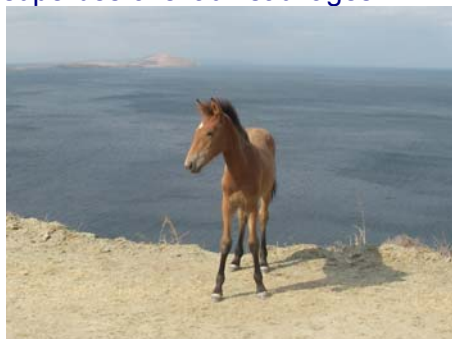
passeront une après-midi avec nous dans le cockpit, une amitié particulière est née, d'un enthousiasme partagé.



En petit cadeau, une aquarelle de leur maison



Tout droit. Montons. Point culminant de l'île, 857 mètres. Avec Coralie (ma fille) et Martin (son mari), avec Linda, une jeune fille allemande trop heureuse d'abandonner pour quelques heures son skipper bourru, nous partons pour un pique-nique au sommet. D'abord escalader les ruelles du village, puis suivre les traces des chemins de chèvre (et Martin qui avait fait la veille quelques repérages). Ensuite, toujours plus haut, sauter d'une roche à l'autre, d'un sentier à l'autre, d'un buisson à l'ombre... Sans oublier de se retourner car nous sommes suivis de loin par une horde de superbes chevaux sauvages



– même si je n'y connais rien en chevaux, je trouve en nos suiveurs un air particulièrement racé. Car aussi le panorama est splendide, tant sur l'île où les rochers jaillissent, que plus loin, où la mer mêle ses eaux bleu roi couronnées d'été et brodées d'étincelles d'écume aux mamelons sombres et secrets des îles de l'archipel. Les estomacs contestent, les pieds sont fatigués, il est temps de prendre la pose, d'autant plus que le sommet est atteint.



A l'abri du vent, tous les sens comblés, les poumons

oxygénés, et le cœur choyé d'avoir ma fille près de moi, ce sera un pique-nique inoubliable. Nous aurons au retour quelques parties de fous rires en échangeant nos chaussures. Mais pourquoi donc échanger nos chaussures ? Les marcheurs le savent bien, la descente, quoi que moins épuisante, est souvent plus douloureuse, pour les genoux ou pour les orteils. J'avais emporté une paire de sandale en prévision de ces orteils ratatinés, Coralie aussi mais les semelles trop rugueuses commençaient à écorcher sa chair plantaire, Linda, elle, n'avait emporté pour ses vacances que des bottes de ville et tongs pas très trekking.

Martin et Michel auront bien quelques regards complices et moqueurs, qu'importe, vive les doigts de pieds en éventail !



Le soir même, c'est l'effervescence sur le quai, les sirènes du muezzin sonnent le rappel. Depuis le cockpit, nous regarderons avec effroi l'incendie qui ravage oliviers et maquis, là où quelques heures plus tôt, nous échangeions nos fous rires. Un feu qui couvait intentionnellement dans une décharge n'a pas été maîtrisé. Attisé par un vent violent, le brasier irradie tristement la nuit. Les pompiers réussiront à endiguer les flammes après quelques heures. Conséquences de l'« étourderie » : plusieurs hectares écorchés et deux habitations carbonisées.



Saraylar sur l'île Marmara

Toujours plus loin, de l'autre côté. C'est cette fois un *dolmuş* (petit bus), qui nous mènera au nord de l'île, du côté des carrières de marbre que nous avons déjà aperçues depuis le sommet.



Les carrières sont omniprésentes, ci-dessus l'île et ses carrières sont bien visibles par satellite

L'excursion est comme chaque fois très intéressante, et très longue. La première difficulté est de savoir quand part le bus, la deuxième, de savoir quand il revient... D'après nos calculs, nous aurons deux heures pour visiter Saraylar, ce petit port poussiéreux et de mauvais abri, aux quais de marbre blanc ponctués de statues immaculées.



Deux heures, ce sera minuté. Mais le bus traverse chaque village, chaque hameau de l'île, s'arrête devant chaque petit port de pêche (dont certains nous paraissent très jolis et bien abrités pour un futur mouillage). Il nous reste une heure sur place, la visite se terminera littéralement au pas de course !

Car les sculptures disposées sur les longs quais, même si leur mise en évidence laisse vraiment à désirer, ont beaucoup de charme. Il s'agit en fait de sculptures réalisées depuis 1998 par des artistes nationaux et internationaux invités sur l'île par l'Université de Mimar Sinan et la Municipalité, pour y travailler leur art lors d'un Symposium annuel.

Ce doit être grisant de venir se choisir son morceau, parfois très gros morceau de marbre dans la carrière, de s'installer juste à côté, et de tailler, tailler, tailler. Le résultat, même parcouru et photographié au pas de course, est intéressant, peut-être la plus gigantesque galerie d'art à ciel ouvert. J'y ai pris plaisir à caresser certaines œuvres où se mêlaient avec finesse, recherche et mise en évidence de la matière.



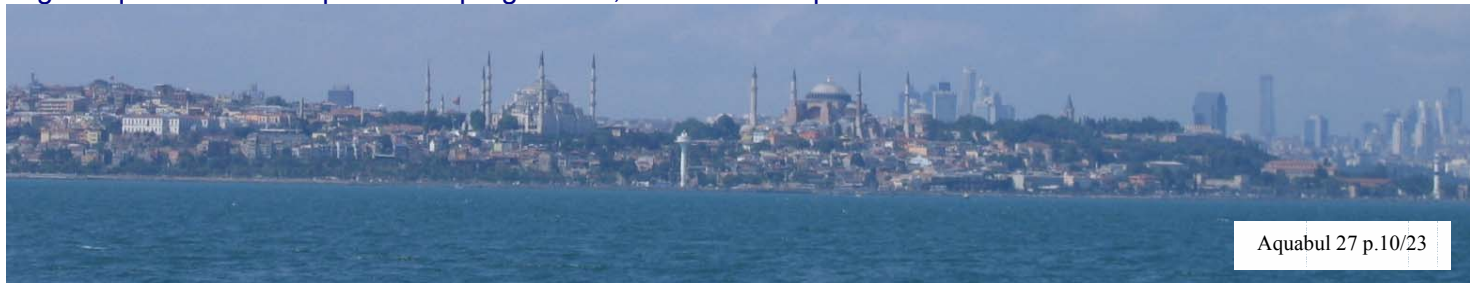
Symbole ?



La navigation en mer de Marmara se poursuit sous stress en une longue étape vers la côte européenne (Mimarsinan - 69 milles) et une plus courte vers Istanbul (27 milles). (voir détails dans l'Aquabul 25)



Nous avons contre nous le courant, le vent qui souffle inévitablement du nord-est ou de l'est, la houle et les vagues qui brisent sans pitié notre progression, et l'inverseur qui nous a lâché.



Les îles des Princes

Le retour en Marmara, après notre incursion en mer Noire, sera plus décontracté évidemment, le vent et le courant nous poussent, nous surfons sur les vagues s'il y en a, et la mécanique qui tourne rond ne nous sert plus que lors des manoeuvres d'entrée et de sortie des ports.

Cette fois, plus besoin non plus de chercher refuge au nord. Approchons donc des îles des Princes, un archipel de quatre îles principales et quelques îlots, à quelques milles au sud de l'embouchure du Bosphore. Les îles sont le fief des Stambouliotes qui y viennent avec ou sans leur bateau, respirer un peu d'air pur. La navigation entre les îles est décevante car malgré les coteaux couverts de pins et d'oliviers, les plages semblent bruyantes et encombrées de constructions en béton. Nous sommes le 4 août, trouverons-nous une place d'ancrage entre tous les vacanciers ? Mais oui ! La baie de Cam Limani, au sud de l'île d'Heybeliada est très large et tranquille si l'on excepte quelques « PC's » pressés qui viennent, évidemment, poser leur ancre sur la nôtre pendant une heure ou deux et inonder nos siestes de leurs décibels. Mais ils dansent et chantent, nagent et font la fête, ils semblent heureux, laissons leur ce rêve-là. De toute façon, notre nuit sera douce, pas un mouvement, pas un bruit, pas une lumière.



2 CV

Les balades sur l'île nous réservent elles aussi de bons moments. Pour atteindre les habitations, un accès internet et quelques boutiques, il faut faire le tour de l'île par une route asphaltée mais où ne passe aucune voiture, les véhicules à moteur sont – en principe – interdits sur les îles des Princes. Heybeliada, c'est une route ombragée, l'odeur des pins qui comme chaque fois me captive, de jolies maisons aux balcons de bois, des jardins fleuris, un petit marché débordant de fruits et légumes comme toujours en Turquie, une balade et des photos avec Lisbeth et Peter l'écrivain dont le bateau, *Celtic Gold*, est amarré à quelques brasses de nous.



C'est surtout le vol des cigognes. Durant ces cinq jours à l'ancre, nous en verrons par milliers nous survoler, pas loin au-dessus de nous car elles quittent l'île, en route sans doute vers l'Afrique et leur hivernage. Fabuleux dis-je. Gracieux dit Michel. Cadeau, dis-je. Rare dit Michel. Elles sont silencieuses, elles quittent l'île à une centaine de mètres de nous et montent en tournoyant, portées par la chaleur ascensionnelle du vent d'après-midi. Puis, avec une rapidité surprenante, le nuage s'élève, s'évapore et se perd dans l'immensité azur soleil couchant. Je reste éblouie à regarder leur absence. Puis il en vient encore, et encore. C'est à chaque départ plusieurs centaines d'oiseaux qui se détachent des arbres. Mais comment font-ils pour se cacher si bien, nous n'en avons pas vu une plume lors de nos excursions, et j'ai beau fouiller les arbres du bout de mes jumelles, pas un bec, pas une tache blanche ou noire ne se distingue de la végétation. Je relirais bien *Le vol des cigognes* de Jean-Christophe Grangé, un roman policier que j'ai apprécié d'une envolée !



Effroi à Esenköy

Pendant quelques milles, nous suivons leur sillage vers le sud, amarrage à Esenköy, ou Katirli. Une ville, la seule ville en Turquie, où nous nous sommes sentis malvenus. Pas un regard d'abord, puis des regards sinistres, dédaigneux, arrogants, méprisants se tournent vers nous. Nous cherchons un restaurant dans la ville, aucun sourire accrocheur, aucune invitation à regarder le menu. Nous mangeons en vitesse, nous nous sentons épiés, désapprouvés, maudits. Nous essayons de nous parler mais pendant une demi-heure, les haut-parleurs du muezzin ont seuls la parole dans la ville, ça aussi c'est étrange et ce n'est pas habituel. De retour au bateau, plusieurs hommes nous interpellent et nous reprochent notre pavillon qui flotte au vent, «nous devons l'enlever, c'est un pavillon turc qui doit pavoiser». Mais il est là, au hauban – oui mais il est trop petit – mais nous sommes Belges – vous devez quand même mettre un grand pavillon turc à la place... Que se passe-t-il ici ? Il ne nous faudra pas longtemps pour comprendre. La ville est le fief de l'intégrisme, 95 pourcents des femmes sont voilées ici. Je vois cette femme en jeans qui descend de son 4X4 pour faire ses courses, elle vient de se mettre un foulard bien serré sur la tête. Cette autre qui passe devant le restaurant, tête dénudée, tête baissée, ces autres enfoulardées au regard perçant, la tête haute et fière. Ici, pas de mixité, pas de tolérance. Effroi.



Ailleurs, dans les rues, dans les marchés, sur les ferries, dans les dolmuş, sur les plages, toutes les tenues se côtoient, short, jeans, jupe de longueur classique, parfois un foulard aux tons vifs dissimulant de si jolies chevelures. Ailleurs, il y a celles en maillots, en tenues légères, épaules dénudées, jupes courtes, très courtes. Ailleurs, il y a celles qui se baignent tout habillées, de lourds tissus colorés ou parfois noirs les emmaillotent d'eau salée, celles-là attirent le regard en espérant s'en cacher.

Voici comment certaines autorités zélées et fortes de leur ignorance de l'étiquette souhaitent nous voir arborer les pavillons, rien à la corne d'artimon, le turc en haut et de dimension importante, le belge dérisoire et accroché le plus bas possible. Ceci est un montage, Aquarellia n'aurait jamais voulu !



Ailleurs, il y a celles qui dérangent : ces femmes sévères en imperméable tombant gris et raide jusqu'au chevilles, des bas épais glissés dans des chaussures sans grâce, un foulard enfermant une coiffure inconnue, bien serré autour du cou. Il y a enfin celles qui terrorisent, voilées jusqu'au bout des ongles, jusqu'au bout du nez, jusqu'au bout du regard. En général, tout ce petit monde semble se côtoyer sans irritation. Ici, à Esenköy, il ne fait pas bon se promener décontracté, mieux vaut le savoir et éviter la ville. Plus tard, dans d'autres villages, beaucoup nous le diront, Esenköy est hélas bien connu et ils craignent que cet extrémisme ne s'étende ailleurs. Effroi.



Nous aussi nous pouvons mettre les voiles !

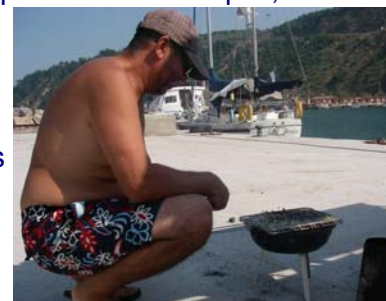


Un peu plus au sud, c'est notre coup de cœur en mer de Marmara. Zeytinbağı qui porte bien son nom (le village de l'huile d'olive) est également nommé Trilye, deux appellations très différentes pour un même village, comme souvent en Turquie.

Aquarellia y bénéficiera d'une place de choix le long du large quai abrité quoique ouvert à la houle. L'insertion d'une planche entre les pare-battage et le quai râpeux est une protection efficace mais qui n'empêche pas le roulis bien entendu. Par contre, une savante mise en place de l'amarrage et des gardes réduit les oscillations du bateau, les rend plus souples et plus confortables. Michel s'entend bien à ce harnachement et donnera quelques conseils salutaires à nos voisins et futurs amis. Cetin, le papa toujours souriant et enthousiaste, possède une société de remise en état de bateaux. Ipek, la ravissante maman, porte bien son nom puisqu'il signifie 'soie'. C'est elle qui nous guidera à la découverte de la ville - sa ville - de Bursa. Et surtout Nilşah, jolie princesse de treize ans, qui nous servira d'interprète durant les quinze jours de notre présence à Zeytinbağı. C'est elle la source de notre coup de cœur, et je crois bien que cet élan était réciproque. Nilşah est ravie de pouvoir enrichir ses connaissances d'anglais avec nous. Son anglais scolaire est relativement étendu et sa volonté d'apprendre, de connaître, de nous connaître, est insatiable.

Elle passera des journées entières en notre compagnie, elle sera notre interprète auprès de ses parents qui sont eux aussi avides de contacts et désireux de nous satisfaire, et il lui arrivera d'être épuisée le soir d'avoir trop traduit. Sur le quai, un

dimanche, à l'ombre d'une bâche et d'un des bateaux aménagés par l'équipe de Cetin, nous partagerons des sardines fraîches grillées au barbecue, des salades généreuses, des gâteaux maison...



Un autre soir, c'est l'apéritif qui se prolongera dans la douceur du soir. D'autres jours, d'autres heures, c'est la torpeur d'une sieste sous une température torride qui nous verra rassemblés, ou un débat passionné, toujours traduit par Nilşah, sur les différences de nos pays, les religions, la politique, la crainte d'une escalade de l'extrémisme, ...



Sur le quai aussi, je rencontre Elva. Interprète, elle a séjourné plusieurs années en Suède. Depuis leur retour à Bursa, son mari bulgare tente de lui faire apprécier la navigation sur leur petit voilier. Difficile pour elle de quitter la terre ferme plus de trois heures, de sentir la mouvance des vagues. Nous échangeons quelques mots, elle me propose son aide en tant que traductrice pour une visite chez le médecin. Nous passerons une intéressante après-midi avec elle à Bursa, dialogues riches aussi d'échanges culturels et de tentative de compréhension d'idéologies obscures : Elva a décidé de porter le voile depuis son séjour en Suède. Difficile à saisir, sans juger.



Nilşah vient de nous dédicacer notre livret souvenir

Le village de Zeytinbağı est pour nous un des plus charmants villages de Turquie.



Une mosquée byzantine admirable trop discrète, un réseau tortueux des ruelles ; des maisons avec balcons de bois fragiles en surplomb triangulaire ; une assemblée de femmes au milieu d'une ruelle, elles dansent au son tonitruant d'une autoradio et m'invitent à les rejoindre, la mariée est rayonnante, les familles et voisins sont radieux, Michel se fait discret et esquisse quelques croquis. Plus loin, on prépare le repas de nocés, toujours au milieu d'une ruelle : on a sorti les plateaux, on a fait du feu, on



pétrit la pâte, on cuit les crêpes, nous nous approchons curieux, ces dames ravies de notre intérêt nous font goûter leur œuvre, mmmh.

Dans une autre venelle, nous admirons les boiseries sculptées d'une maison presque en ruine, le voisin sort et apprécie de concert, il nous offre des figues très fraîches, des olives de son jardin, succulentes, il installe une pierre confortable qui servira de siège à Michel pendant un autre croquis. Dans la rue principale, les voitures sont rares. Sous les platanes, des bars à çay, des dizaines de bars à thé, occupés alternativement, en fonction du soleil qui les aveugle, par des dizaines d'oisifs immobiles. Ils nous regardent passer, nous les regardons passifs. Ils suivent des yeux les tracteurs et les charrettes qui défilent, chargés de pastèques, ou de tomates, ou d'une famille, ou de rien, échangent quelques mots, fument, fument, fument...



Bursa

A une cinquantaine de kilomètres de Zeytinbağı, Ipek et Nilşah nous font visiter leur ville, Bursa. Pour les Turcs, la ville, dont ils sont très fiers, symbolise le premier âge de la culture ottomane, celui d'une expansion sans obstacles et de l'émergence de nouvelles formes d'art. Elle s'étire à flanc de montagne, comme les gradins d'un gigantesque cirque, dans un cadre idyllique, sur les contreforts de l'Ulu Dağ qui culmine à 2543 mètres. La montagne qui accueille les skieurs en hiver, est bizarrement peu connue des habitants de Bursa. Aucun de nos amis n'a pu nous en décrire l'accès, les chemins de randonnée mentionnés dans notre guide, ou l'intérêt du panorama qui doit y être fabuleux. Nous en ferons peut-être nous-même l'expérience une autre fois. Si elle ne va pas à la montagne, Ipek connaît bien sa ville par contre. Elle nous la fait détailler par sa fille et nous déniche quelques intéressantes brochures touristiques.



Bursa demeure un pôle économique de première importance pour la Turquie. A l'ancienne industrie du textile (dont la soie) s'est ajouté l'agro-alimentaire, puis l'automobile dans les années 1960 (Renault et Fiat). Malgré cela, et malgré le terrible tremblement de terre qui ravagea la ville en 1855, Bursa n'a pas perdu sa dimension humaine, avec ses marchés animés et ses vieilles maisons à encorbellement qui jalonnent les ruelles de la ville haute. A pied, attentifs au trafic automobile anarchique, nous nous faufilons. Voici des ruines byzantines, des hammams, la mosquée Verte et ses faïences turquoises, les vieilles maisons ottomanes qui se penchent sur l'animation des ruelles et de leurs échoppes, le quartier d'Hisar sous les murs de sa forteresse, avec un très beau panorama sur la ville en contrebas, la mosquée de Muradiye et ses alentours qui révèlent l'âme de l'ancienne Bursa, les Mausolées d'Osman et d'Orhan Gazi, fondateurs de la ville, les marchés couverts et les caravansérails.



Le sultan ottoman Orhan Gazi fit de Bursa la capitale de son empire en 1326. Cédant à la tradition nomade et à l'appel des campagnes militaires, les premiers sultans ne résidèrent guère dans la cité mais ils l'embellirent de nombreux monuments et s'y firent enterrer. Nous n'échappons pas à une incursion silencieuse dans une de ces sépultures.

Dans la ville d'Ipek (c'est facile le turc, on connaît un prénom, et on connaît en même temps un mot nouveau), l'élevage du ver à soie remonte probablement à l'époque de Justinien (6^{ème} siècle) et fit la fortune de Bursa pendant plus d'un millénaire.

Non seulement ses ateliers fabriquaient eux-mêmes de la soie, mais les caravansérails de la ville accueillirent toutes les caravanes d'Orient qui transportaient les plus belles soieries persanes. Bursa devint ainsi le plus grand entrepôt de marchandises orientales, destinées à Istanbul et à l'Europe de l'Est, et de nombreux négociants étrangers se pressèrent sur les marchés. Au fil des siècles, la ville s'afficha comme le plus grand centre de production de soie grège (brute) du monde entier, connue sous le nom de velours de Brousse. Sa fabuleuse prospérité devait brutalement décliner à partir du 18^{ème} siècle, quand l'Europe se mit à son tour à produire de la soie (comme à Lyon) et qu'Izmir lui ravit son rôle de grand entrepôt. Application ? Visite du caravansérail de Koza Hani, un pittoresque marché couvert bâti en 1490, un des seuls caravansérails à avoir conservé sa fonction originelle, le commerce du ver à soie. En juin et septembre, les villageois de la région viennent y



vendre leurs récoltes (dommage, nous sommes en août, pas de commerce dans la cour). On peut y deviner ce qu'étaient les loges des marchands itinérants, transformées

aujourd'hui en petites boutiques royales (puisque la reine d'Angleterre et son chapeau les ont parcourues il y a deux ans), les boutiques et les étables au rez-de-chaussée. Une petite mosquée octogonale se dresse dans la cour, coiffant un large bassin. Tout cela a un charme fou et je ne résiste pas bien sûr à l'achat d'un foulard de Brousse.

Nous faisons deux fois le tour de la galerie, rien que pour le plaisir des yeux... quoi que, les yeux de Michel se seraient bien passés de ce bis.



Et puisqu'il nous faut manger, Ipek et Nilşah nous emmènent déguster l'incontournable *Iskender kebab*, dans un cadre admirable, dominant les toits de la ville. C'est en effet ici, à Bursa, qu'un certain Iskender inventa, au 19^{ème} siècle, le *döner kebab*. Sa méthode consistant à cuire l'agneau sur une broche verticale s'est répandue dans tout le pays...et ailleurs. Le kebab de Bursa, dit *Iskender kebab*, est servi sur une tranche de pain (*pide*) avec de la sauce tomate, du yaourt frais et une sauce au beurre. Michel a-dore ! L'autre spécialité est l'*Inegöl köftesi*, une boulette de viande grillée et épicée, très savoureuse. Quant au dessert, des marrons glacés, une autre spécialité de cette région aux pentes montagneuses couvertes de châtaigniers feront savoureusement l'affaire. Inoubliable.



Après cette surabondance de déambulations et de bonne chère, il ne nous reste plus qu'à prendre le métro pour une balade digestive à l'orée de la ville, au Kultur park, parfumé d'allées fleuries, de lacs et de bosquets. Non sans avoir prévu un arrêt au musée de Karagöz et son théâtre d'ombre traditionnel. A l'étage, deux salles exposent des marionnettes de toutes tailles et de toutes épaisseurs. Au sous-sol, un étonnant conservateur et animateur occupe les lieux. Une fois par semaine, grâce à lui, le petit théâtre d'ombre se réveille. Sinasi Celikkol est un artiste international de renom. Il installe, déplace les marionnettes, crée, amuse, parle, vocalise, chante, puis explique : les marionnettes fixées sur une baguette sont faites de peau de chameau tendue et colorée à l'encre de chine. La tête, les bras et les jambes sont mobiles, d'un tout bel effet quand elles sont manipulées par le marionnettiste qui est toujours seul derrière l'écran, à l'exception d'un percussionniste qui accompagne parfois chants et mouvements.



Même sans comprendre les détails de l'histoire, nous avons ri tellement l'artiste y met du cœur. L'histoire de base est toujours la même puisque Karagöz est un personnage réel. Il travaillait à l'édification d'une mosquée et plaisantait sans arrêt avec un de ses confrères. Le sultan entendant une de leur pitrerie et les croyant réellement agressifs les aurait fait tuer. Il se serait rendu compte de son erreur par la suite et leur aurait dédié un théâtre, le théâtre de Karagöz était né.





Retour en campagne. Nous passons encore plusieurs jours à Zeytinbağı. Parce que nos amis ne nous laissent pas partir, mais surtout parce que nous attendons ma fille et son mari qui viennent passer quelques jours avec nous dans ce fabuleux pays. Ils arrivent de Belgique par Istanbul, nous irons les y chercher en prenant bus vers Mudanya, ferry vers Istanbul, métro vers l'aéroport. Une nouvelle petite flânerie dans Istanbul n'est pas pour nous déplaire. Et puis comme ça, je ne perds pas une minute du temps précieux passé avec ma fille ! Que de plaisir partagé ensuite, mon cœur bat la chamade. Le goût des pralines dégustées confortablement dans le ferry au retour, le parfum des figuiers parsemés dans les oliveraies, le pique-nique dominant un panorama splendide, l'apéro sur le quai avec les



Symbole ?



amis, et surtout une merveilleuse nouvelle : un bébé s'annonce... Je n'oublierai jamais l'émotion de ce petit déjeuner dans le cockpit quand mes enfants nous ont appris leur bonheur de futurs parents.

Séparation émue de Zeytinbağı et surtout de nos nouveaux amis. Nous t'écrivons Nilşah, c'est promis. Vive internet et les emails qui nous permettent de communiquer régulièrement avec tout le petit monde que nous rencontrons au fil du voyage.

Prise du
deuxième ris



La navigation vers Cakilköy est assez longue (35 milles) pour une jeunesse non amarinée, qui plus est enceinte ! La houle est de la partie aussi. Martin qui voulait connaître la mer dans le vent est servi. Pour le sauver de ses nausées, rien de mieux que de tenir la barre. Sportif, n'est-il pas... ? Après quelques pas de remise en forme sur la terre ferme, Coralie nous étonne : *« eh bien dites donc les parents, je pensais que c'était plus facile votre voyage : il faut faire attention à la consommation d'eau, à l'usage des toilettes, pas d'électricité, les futurs arrimages sont mystérieux, vous affrontez des météo perturbées, la navigation est difficile, vous devez vous adapter à la nourriture locale pas très variée, ... c'est dur, actif, complexe ... »* eh oui, notre voyage, ce n'est pas que de la plaisance.

Le minuscule village de Cakilköy en témoigne : nous amarrons à couple d'un petit chalutier, entre les filets. Le village est sale, le béton des maisons s'effrite, les clochettes des chèvres résonnent partout, les mouches bourdonnent, les hommes paressent dans les bars à thé, les femmes sont assises dans les ruelles de terre battue, elles brodent ou tricotent, ou discutent, ou nous regardent, toutes nous sourient. Les enfants, beaux, nous suivent et nous demandent nos noms, nous sommes une curiosité mais surtout une distraction dans leur vie si tranquille, dans leurs gestes tous les jours recommencés. Nous sommes invités à nous asseoir à la terrasse d'un café, juste pour voir, pour nous voir. Nous recevons une assiette de piments cuisinés, juste pour le plaisir d'offrir. Ils nous demandent de les photographier, juste pour être là, près de nous. Simplicité.



Un village moyenâgeux, riche de la beauté de ses enfants heureux de vivre !





Erdek

Les voiles sont hissées haut pour notre navigation vers Erdek. Au loin, trois dauphins font un petit saut puis s'en vont. Le fil de pêche qui traîne n'est toujours pas productif, nous n'aurons pas de poisson pour le dîner. La ville d'Erdek est agréable, commerçante sans l'être trop, le port est sécurisé, l'ancre tient bien, la proue au quai, face aux bars ombragés. Nous pouvons explorer la presqu'île.

Au bout de la jetée, une large rue monte, toute neuve, elle semble ne mener nulle part. Une balade facile pour notre première approche de la presqu'île. L'occasion d'admirer l'œuvre des hélicoptères, munis d'une longue tige aspirante, et des canadiens qui font un va-et-vient incessant entre la mer et un coteau non loin de la ville : un affligeant incendie fait rage une fois encore. Plus loin, notre curiosité nous fera découvrir un théâtre olympien et pourtant tout neuf. Dans un cadre idyllique, inséré entre les roches, les jolies terrasses de bois se fondent dans la montagne, la scène en contrebas, adossée aux rochers s'éclaire de projecteurs et d'enceintes sonores suspendues aux structures d'acier. Et si le regard plonge plus bas, il effleure les récifs ourlés d'écume et de mer turquoise. Une architecture parfaite, bien intégrée. Le propriétaire du lieu nous renseigne : des concerts s'y déroulent tout l'été et accueillent des vedettes nationales. Martin et Coralie sont tentés d'y assister mais les spectacles commencent à 23 heures, voire plus tard... trop tard ! En tout cas, chapeau à l'artiste qui a imaginé ce théâtre nouveau. Il est rare de trouver un endroit qui peut entrer en compétition avec les lieux antiques. Celui-ci en est un, même si je suis sûr qu'il sera bien plus éphémère.



Nous avons envie aussi de visiter le centre de la presqu'île, les hauteurs verdoyantes, les villages reculés, les plages isolées, quelques ruines, un monastère perdu dans les châtaigniers. Un *dolmuş* nous emmène à quelques kilomètres du port ; puis nous marchons sous le soleil des oliviers; puis nous pique-niquons à l'ombre de la tonnelle décrépie d'un vieux bar à çay où trois petits vieux se réjouissent tellement de nous voir assis près d'eux qu'ils nous en offrent le thé ; puis encore quelques kilomètres sur un sentier pierreux qui descend comme un torrent à travers une dense châtaigneraie ; puis le petit village où nous attend un autre *dolmuş*. Et là, catastrophe. Plus de *dolmuş*, nous sommes à une cinquantaine de kilomètres du port, il est 16 heures. Solutions ? Nous pourrions loger dans une auberge, mais il n'y a pas d'auberge. Nous pourrions faire du stop, mais il n'y a pas de voiture, le village est vraiment isolé, personne ne passe ici. Nous croisons une patrouille de police à qui nous demandons conseil. Assez sarcastiques, ils nous suggèrent le taxi, beaucoup trop cher pour notre budget. Alors, en route, marchons d'un bon pas. Il y a un autre village onze kilomètres plus loin, nous trouverons peut-être à nous y loger ? Deux heures plus tard, le village n'est pas encore en vue mais nous levons le pouce car une voiture arrive. C'est une petite voiture et ils sont déjà quatre occupants. Ils nous dépassent désolés, puis font marche arrière et proposent d'embarquer deux d'entre nous. Michel et Martin iront à pied. Mais le conducteur les prend en pitié, nous nous serrons, trois devant, quatre derrière, et Martin dans le coffre ! Il en sortira une quinzaine de kilomètres plus loin, courbaturé et ocré de poussière, pour changer de véhicule. En effet, les policiers moqueurs viennent de nous dépasser et de se faire tancer par Tuncay, notre conducteur. Plus que tancer d'ailleurs car lorsqu'ils nous dépassent, nous expliquons notre mésaventure et Tuncay les poursuit en klaxonnant pour les arrêter. Ils les invective vertement et leur reproche de ne pas nous avoir aidés, nous avoir emmenés. Hum. Jamais en Belgique nous n'oserions nous adresser aux agents de police de cette manière. Comme quoi, même si en Turquie les agents sont innombrables, ils sont respectés mais pas craints et la population attend d'eux un respect en retour. Nous sommes finalement débarqués dans un très joli village desservi par les navettes de bus, où une fois encore on nous offre le thé en attendant le *dolmuş*. Fin de la mésaventure turque d'Erdek.

Paşalimani

A une dizaine de milles de la ville se trouve une île, Paşalimani. Nous jetterons l'ancre dans une de ses baies calmes. L'eau est claire mais les méduses y font des ravages, comme à peu près partout en mer de Marmara. Cela ne nous empêchera pas de nager jusqu'au rivage pour improviser un barbecue sous les pins odorants de la plage, non sans avoir au préalable, dégagé le coin de ses abominables déchets plastiques. Michel nous rejoint en annexe et nous amène victuailles et vêtements secs.



Sur l'île de Marmara, les chemins se séparent. Nos enfants s'en retournent vers le Nord et nous poursuivons notre chemin vers le détroit de Dardanelles, la mer Egée et d'autres îles grecques.

Lors de ces dernières étapes en Turquie, quelques réflexions s'imposent à nous. Théorie et pratique.

Les Turcs vus par les Turcs.

L'aspect le plus excitant d'un voyage réside dans le fait que le visiteur n'est pas un simple spectateur mais qu'il prend une part active au milieu dans lequel il se trouve. C'est la nature particulière de cette participation qui va déterminer la qualité de ses expériences. A l'image de toute interaction humaine, c'est ici le principe du partenariat, les rôles d'hôte et d'invité sont posés. Le respect mutuel des parties suppose un sens commun des responsabilités comme règle de conduite d'une aventure, dans laquelle les parties en présence diffèrent par définition, dans les représentations qu'elles ont l'une de l'autre et dans leur mode de vie.

Il n'y a pas si longtemps, les Turcs se lancèrent dans le tourisme, ils n'avaient pour eux qu'une longue tradition d'hospitalité qui constitue depuis toujours un caractère national, à défaut de savoir-faire et de technologie. Les Turcs ne sont pas uniquement là pour gagner de l'argent en contrepartie des services qu'ils fournissent. Leur souci de se faire comprendre et apprécier, de communiquer et d'apprendre à connaître des ressortissants d'autres pays, ainsi que de traiter d'égal à égal avec eux, comme citoyens du Monde, est une motivation bien plus forte.

L'enthousiasme qu'ils témoignent en nous parlant s'inscrit dans ce cadre. En fait, ils préfèrent mille fois nouer des contacts durables et apprendre à nous connaître en échangeant courriers et cadeaux, que de recevoir une somme due ou un généreux pourboire en dédommagement de leur peine. Il se pourrait que leur attitude change lorsque le tourisme sera devenu une industrie mais cela dépendra également beaucoup de l'attitude des touristes mêmes.

Les Turcs vus par l'équipage d'Aquarellia.

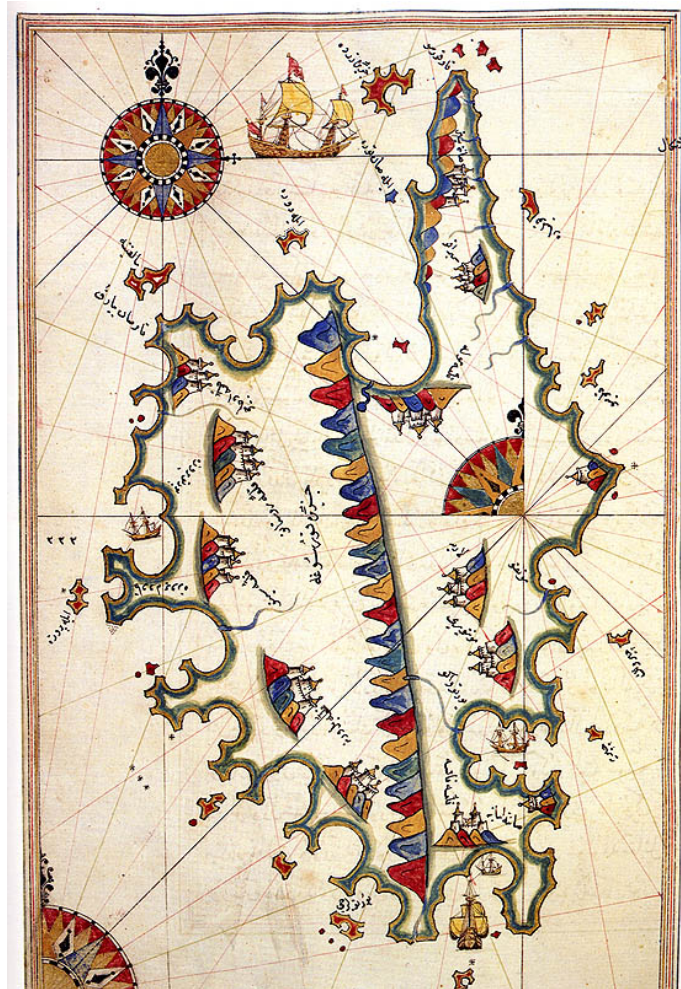
Notre voyage en Turquie, plus que partout ailleurs, confirme ces théories. Ceux qui nous connaissent savent combien nous voulons participer à la vie locale, combien nous aimons comprendre, partager. Ces neuf mois passés en Turquie ont été gorgés d'échanges. Nos amis turcs nous ont appris leur mode de vie, leur pays, leur générosité, leur entrain, leur courage, leur saine curiosité. Ils sont parfois réservés quant à l'évolution vers un dangereux extrémisme mais ils restent fiers de leur pays et ils peuvent bien l'être. Nous espérons avoir respecté leur art de vivre et en restituer quelques étincelles autour de nous. Je sais en tout cas que notre approche du voyage témoigne d'un désir de connaître et de reconnaître l'autre. Il faut croire que du sang turc coule aussi dans nos veines en plus du belge (évidemment), de l'irlandais et du français. Et que vive l'échange et la multiplicité !

Où il sera question de carte marine. (par Michel)

J'aime les cartes et particulièrement les cartes marines, les actuelles comme les anciennes. J'en profite tant qu'il y en a, car vous ne l'ignorez pas, la cartographie électronique risque un jour de nous priver de ces supports. J'aime la magie de la grande feuille de papier qui fait rêver ou qui fait voyager.

Lors de notre visite du musée maritime d'Istanbul j'ai été émerveillé par les cartes de Piri Reis. Ce marin et cartographe turc naquit vers 1465, années fastes de l'empire Ottoman, à Gallipoli. Vers 1513 sous le règne de Soliman le Magnifique, il va rédiger un livre de navigation accompagné de cartes, reproduisant de façon admirable pour l'époque, des ports et certaines des côtes du bassin méditerranéen.

Voyez cette superbe carte de la Corse, les connaisseurs apprécieront.



Outre ses propres relevés, il dit détenir ses sources de l'époque d'Alexandre le Grand, ainsi que de cartes, perdues aujourd'hui, qui dataient de 400 ans avant notre ère.

En 1929, on retrouve à Istanbul, dans l'enceinte de Topkapı une carte incomplète, datée de 1513. Cette carte représente l'Amérique du Sud et l'Afrique. Cette carte, toujours de Piri Reis, a été authentifiée et est devenue célèbre en posant bien des problèmes aux scientifiques.

Il faut dire qu'elle représente également une partie de l'Antarctique. Ce continent qui n'a été découvert officiellement qu'en 1818 et qui est recouvert de glaces depuis au moins 6 000 ans.



Et pourtant ici la côte de la terre de la reine Maud est cartographiée avec quelques détails et sans glace. D'après les géologues, il semble que ce littoral soit resté libre de glaces, de manière durable, pendant au moins 9 000 ans avant d'être englouti par la calotte glaciaire.

L'énigme posée par cette carte est double. D'un côté elle décrit une partie d'un continent isolé et inconnu jusqu'au 19^{ème} siècle, d'un autre le développement des premières civilisations connues ne s'est produit que bien longtemps après cette représentation cartographique.

Oserais-je ébaucher ma théorie ? Si nous acceptons d'avoir retrouvé une carte de 1513 en 1929 pourquoi en 1513 Piri Reis, comme il l'indique, ne pouvait-il pas avoir à sa disposition des cartes plus anciennes encore ? Et ces cartes là pouvant être des copies d'autres cartes plus vieilles encore, etc.

Le problème posé par cette logique est qu'elle met en péril la théorie de Darwin sur l'évolution des espèces et celle de l'origine de nos civilisations.

Je rêverais, pourquoi pas, d'y associer, dans la 'même région', l'origine des statues de l'île de Pâques. M.



Des Dardanelles à l'île de Marmara

Etonnements – Marmara marrant



A Karabiga
ma maison rouille



A Çanakkale, un bon resto
mais on n'a pas tout mangé !



Et je roule toujours



Natation à voile



Pêcheur coulé
au milieu du port



Malade avant, malade après



Tension ?
tension ? tension ?



Quel est leur métier ?



Français : essais



Coffré !



Petit dialogue :

- Merci de nous proposer de nous prendre dans votre voiture mais vous êtes déjà quatre et nous aussi, n'est-ce pas trop ?
- Pas du tout, il y a de la place dans le coffre et on rattrapera la voiture de police qui vient de passer, on va les engueuler ils auraient dû vous prendre !



Quai et « bitte » de marbre.



Dingue, même la digue est en marbre



Le cheval du dernier film sur la Guerre de Troie est à Çanakkale



Des tas d'chats



Chaval de Troie ?

